

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 75 (1987)

Heft: [1]

Rubrik: Cultur...elles

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA COULEUR POURPRE FILM D'HOMME, LIVRE DE FEMMÉ

Sans doute êtes-vous nombreux(-eux) à avoir vu le film de Spielberg « La couleur pourpre ». Que vous l'ayez aimé ou détesté il vaut la peine de lire le livre dont il est tiré, et de faire mieux connaissance avec son auteure, Alice Walker.

Alice Walker, écrivaine féministe et activiste noire, est née en 1944 à Eatonton, dans l'Etat de Georgie aux Etats-Unis, la huitième enfant d'une famille de métayers. Après des études universitaires, elle devient assistante sociale pour l'Etat de New York. Puis, elle rejoint le mouvement pour les droits civiques. Elle enseigne un an au Jakson State College, les « blacks studies ». A partir de 1969, elle se consacre entièrement à l'écriture, tout en devenant éditrice consultante au magazine féministe MS et au journal Freedomways. Elle publie de nombreux recueils de poésie et des romans qui la placent immédiatement parmi les meilleurs écrivains américains. En 1982, elle publie « La couleur pourpre »* pour lequel elle obtient le prix Pulitzer et le Prix du Livre Américain, les deux plus hautes récompenses littéraires américaines.

CHER BON DIEU...

« Raconte jamais rien à personne, surtout pas à ta mère, ça pourrait la tuer, raconte tout à Dieu. Cher Bon Dieu... ».

Ainsi commence « La couleur pourpre », chef d'œuvre poignant, poétique, admirable, qui raconte l'histoire de deux sœurs qui s'aiment et qui sont séparées brutalement dans cette Amérique noire des années d'entre-deux guerres, où les femmes noires sont les plus misérables d'entre les femmes. Dans un langage familier, celui des Noirs américains du Sud, une petite fille écrit au bon Dieu pour lui raconter la misère : viol, inceste, coups, enfants nés, enfants enlevés. Et la fille grandit et aux viols et aux coups des pères succèdent les viols et les coups des maris.

A travers l'échange de lettres de deux sœurs, se lit le livre des excès, le livre des passions.

Célie, l'héroïne, vit depuis le départ de sa sœur dans une misérable solitude morale, symbole du double esclavage



Alice Walker

raciste et sexiste. Sa soif d'amour la pousse vers Shug Avery, chanteuse célèbre et convoitée. Shug Avery va insuffler la vie à cette femme qui appelle son mari « Monsieur ». Vingt ans plus tard, Nettie, sa sœur, revient aux Etats-Unis d'un voyage en Afrique. Nous comprenons à ce moment-là, que pour les Noirs américains il n'y a pas de retour possible vers une terre promise, fut-elle l'Afrique. Alice Walker suggère que l'émancipation des hommes et des femmes doit se faire de l'intérieur. A la fin du livre, Célie et Nettie sont des femmes libres.

Quand Steven Spielberg contacta Alice Walker en 1984, celle-ci ne savait même pas qu'il était le père de E.T. Devait-elle ou non accepter de mettre en image son livre au risque de malmener l'histoire ? Alice Walker hésita longtemps, puis elle se décida. Son livre avait certes gagné de nombreux prix, la critique avait été dithyrambique, mais il restait néanmoins confidentiel dans la mesure où il n'était lu que par une certaine élite. Un film ferait découvrir à des millions de femmes qui ne lisent jamais de romans, dans les ghettos noirs d'Amérique, en Afrique, et un peu partout dans le monde, l'histoire exemplaire de Célie. De plus, elle connaissait Quincy Jones** qui acceptait non seulement de composer la musique du film, mais se chargeait éga-

lement de la production. Enfin, quand elle rencontra Spielberg, elle se rendit compte « qu'il pensait avec son cœur » et que « s'il avait été capable de décrire des Martiens, il pourrait peut-être aussi nous décrire » (sous-entendu, nous les black people).

REGARD MASCULIN

Spielberg lui demanda d'écrire le scénario. Elle s'isola pendant trois mois, mais n'y parvint pas. La tâche fut alors confiée à Menno Meyjes qui écrivit en s'inspirant de ses conseils. C'est elle aussi qui imposa la merveilleuse comédienne Whoopi Goldberg pour le rôle de Célie. Or, malgré ce rôle de conseillère artistique que lui concéda la production tout au long du tournage, le film reste un regard masculin posé sur les femmes, même si Spielberg dit qu'il a lu le livre avec passion et que ses trois sœurs lui ont fait connaître les femmes. C'est peut-être la raison pour laquelle on dit que ce film fait pleurer les hommes.

Cependant, on murmure que, depuis la sortie du film, Alice Walker n'a fait aucun commentaire... Il reste néanmoins, à défaut d'un film qui aurait pu être féministe, un superbe mélo, dans la grande tradition hollywoodienne, avec une couleur pourpre par moment magique, avec une touche de Walt Disney, une musique envoiement et des acteurs et des actrices qui jouent d'une manière époustouflante des hommes et des femmes qui ne sont jamais des Noirs d'opérette, mais des êtres humains.

Si vous le pouvez, lisez « La couleur pourpre » en anglais ; à défaut, dans sa traduction française, bien que celle-ci emprunte un jargon qui ne correspond à rien, et surtout pas à la perfection poétique de l'écriture d'Alice Walker. Mais en tout cas, lisez-le !

Michèle Stroun

* « The Color Purple », Alice Walker, Pocket Fiction, 1982. « La couleur pourpre », Alice Walker, traduit par Mimi Perrin, Robert Lafont, 1984. Le livre vient d'être réédité.

** Quincy Jones, musicien noir américain très célèbre.

ANNE-LISE GROBÉTY : SOUVENIRS D'UNE REMISE DE PRIX LA VACHE LINOTTE UN SOIR D'ÉTÉ

Nous vous l'avons annoncé l'été dernier, en de trop brèves lignes : le prix Rambert avait été décerné à Anne-Lise Grobéty pour son recueil de nouvelles « La Fiancée d'Hiver », ainsi que pour ses deux romans « Pour mourir en février » et « Zéro positif ». La publication des discours prononcés lors de la remise du prix nous donne l'occasion de revenir sur cet événement.



Le prix Rambert, attribué par la section vaudoise de la Société d'étudiants de Zofingue, récompense tous les trois ans un écrivain suisse d'expression française. Si Ramuz, Starobinsky et Jean-Marc Lovay — pour citer des auteurs pour le moins différents ! — l'ont eu, les femmes écrivains ne sont pas nombreuses à avoir été distinguées par une société plutôt machiste : l'un des leurs ne reconnaît-il pas avec humour : « De ce que l'on sait par les caricaturistes, le Zofingien serait en effet bardé de mâles certitudes que sa variété vaudoise cultiverait même davantage que le commun (...) » Deux femmes ont été honorées de ce prix : Catherine Colomb en 1961 et Anne Perrier en 1973.

Cadeau de fin d'année, Zofingue a publié dans sa « Feuille centrale » le discours de François de Rougemont, membre du jury du prix Rambert, et la réplique d'Anne-Lise Grobéty, textes dits lors de la remise du prix à la Blanche (maison des étudiants lausannois à casquette blanche), le 27 juin dernier. Cadeau parce qu'il m'a permis de revivre un moment exceptionnel de l'an qui se termine. Si exceptionnel que je serais tentée de pardonner au typo argovien chargé de la composition de la Feuille centrale (90 % en allemand) et qui visiblement ne connaît pas le premier mot de la langue... d'Anne-Lise Grobéty, puisqu'il émaille ces pages de fautes d'orthographe et d'omissions en si grand nombre

qu'on est souvent obligé de lire deux fois une phrase pour la comprendre !

ÉTUDIANTS BRUYANTS

Soirée merveilleuse... mais pas parfaite ; parlons vite des défauts pour les liquider ! Premièrement, les plus jeunes des Zofingiens présents, les « actifs » comme on dit (désignant par là ceux qui sont encore étudiants) étaient insupportables, bruyants et pas drôles, coupant la parole à leur président, à leur jury...

Deuxièmement, il faisait une chaleur torride... et pourtant j'aurais voulu une salle bondée pour accueillir la lauréate : comment les Zofingiens avaient-ils lancé leurs invitations ? Mal, sans doute, puisque — troisième défaut — nous avons été trop peu nombreux à déguster l'excellent compliment de François de Rougemont et la brillante réponse d'Anne-Lise Grobéty.

LES « BERUDGES »

M. de Rougemont (qui n'est pas « lettré » comme il le dit d'emblée) a su lire et relire l'œuvre de la lauréate, a su en découvrir les caractéristiques et les qualités de style. A propos d'une description de prunes, de « bérudges » (comme dit A.-L. Grobéty qui utilise parfois le parler neuchâtelois) le porte-parole du jury s'exprime ainsi : « Je n'en parle en réalité que pour signaler votre goût et votre maîtrise à évoquer l'été, les fruits mûrs et frais, toute la plénitude d'une création chaude et gonflée. Dans ces passages-là, votre écriture est en prise directe, elle pompe le sujet pour le placer sur la page, c'est comme un peintre qui colorierait



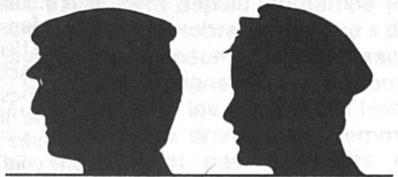
son pinceau sur le sujet lui-même : présence corporelle de l'écriture. On la retrouve, cette pompe aspirante-plaquante, dans le monologue intérieur où vous excellez et je pense qu'il ne résulte pas du hasard le plus pur que, de 1969 à aujourd'hui, on puisse constater dans vos œuvres plus d'ampleur, plus de voix

et de texture, jusqu'à la palette complète et rayonnante que vous nous donnez avec « La Fiancée d'Hiver ».

On voudrait citer d'autres passages de cet éloge qui cerne si bien la personnalité de l'auteur féministe, neuchâteloise et socialiste (mais pas seulement), de l'écrivain avec sa manière musicale, son écriture possédante, entêtante, son exigence de style, son humour, sa capacité de communication : « il y a certainement du médium en vous, une force de restitution (...) : on se reconnaît dans vos pages ».

LA LUMIÈRE JAUNE DU PETIT MATIN

A cela, Anne-Lise Grobéty répondit par un texte magnifique où alternaient des observations sur la vache Linotte et ses questions sur la condition d'écrivain. Pourquoi la vache Linotte ? C'est que, dans les jours qui ont précédé la remise



Les Zofingiens : bardés de mâles certitudes.

du prix Rambert, A.-L. Grobéty effectuait un dépannage chez un vétérinaire : et de courir dès l'aube « dans la lumière jaune du pâturage au petit matin », de préparer des piqûres pour des truies, de livrer des remèdes, de calculer le prix d'une stérilisation pour une chatte, d'écouter les doléances de propriétaires d'animaux malades, d'aider une vache tétanisée à véler... et de s'apercevoir le dernier soir qu'elle n'avait pas écrit une ligne du « joli discours rempli de toutes sortes de considérations sur l'écriture, sur les raisons qui poussent toujours plus de gens de tous les milieux à écrire » discours qu'elle rêvait de faire !

Rassurez-vous ! Grâce à la vache Linotte, Anne-Lise Grobéty, vous nous avez livré une brillante analyse de la tâche de l'écrivain qui doit savoir se mettre à la place des autres, reformuler leurs sensations... « en un double mouvement d'identité et d'altérité ».

Simone Chapuis